

Automne 2007

Nara, première capitale d'un Japon en quête d'identité

PAR VÉRONIQUE CROMBÉ, CONFÉRENCIÈRE DES MUSÉES NATIONAUX ET SPÉCIALISTE DE L'ASIE



Un Torii de Nara ■ L. Luengo

Au cœur de la péninsule de Kii, le Yamato fut le berceau de l'état japonais. C'est là que, dès le ^{vi}^e s., se succèdent les résidences impériales. Capitale ? Pas encore.

L'impureté rituelle qui entache la mort dans la religion traditionnelle japonaise, que l'on baptisera plus tard le shintô, imposait alors un long et complexe processus de transfert de la souveraineté, dont le déplacement géographique du nouvel empereur et de son entourage était partie intégrante. Il n'était donc pas question, dans le Japon de ce temps, d'établir, autour du Palais impérial, une agglomération importante et permanente. L'implantation du bouddhisme, qui introduit dans le pays la pratique de la crémation, et le poids croissant de la bureaucratie et de ses dossiers, dont le déménagement devenait de plus en plus problématique, devaient changer la donne au cours du ^{vii}^e s.

Fondée en 694, sur un modèle déjà hérité de la Chine, Fujiwarakyô aurait dû être la première vraie capitale du Japon. Treize ans plus tard pourtant, il est déjà question de l'abandonner.

710, l'affaire est entendue, et la cour s'installe à Nara, à quelque seize kilomètres plus au nord.

Un peu d'histoire

Le VII^e s. a vu monter en puissance le clan Fujiwara dont les intrigues ont sans doute joué dans le choix d'une capitale neuve. Fuhito, chef du clan, était, grâce à une fort habile politique matrimoniale, le beau-père de l'empereur régnant et le grand-père du futur empereur, posant les bases de la longévité politique et de la fortune exceptionnelle des Fujiwara.

Dans les premiers temps de Nara, le trône fut occupé par des femmes choisies pour assurer une transition ou par des souverains fort jeunes et de peu d'envergure. Puis, en 724, l'empereur Shōmu, petit-fils de Fuhito alors disparu, est intronisé.

Son épouse, Kōmyōshi, très proche parente puisqu'elle était une sœur cadette de sa propre mère, est élevée au rang d'impératrice quelques années plus tard. Le règne de Shōmu n'est pas exempt de zones d'ombre.

Le souverain, que son éducation pousse à se sentir responsable des malheurs qui affligent son peuple, ressent fort douloureusement les luttes de pouvoir qui poussent l'un de ses ministres au suicide, les épidémies et les disettes qui ravagent le pays. Une révolte menée par un fonctionnaire du Kyushu est réprimée dans le sang.

L'empereur en est très ébranlé. Pieux bouddhiste, il choisit de placer sa confiance dans la religion. Il donne alors l'ordre de faire édifier deux temples dans chacune des provinces de l'empire. Et surtout, il lance le projet, dans la capitale, d'un gigantesque complexe religieux destiné à abriter une monumentale statue du Bouddha. Ce sera le Todai-ji. Ces fondations sont achevées à grand peine, perçant le budget de l'état, et épuisant la population.

Une bonne partie de la main d'œuvre employée sur ces chantiers n'était, de fait, pas vraiment volontaire... Les travaux ne sont pas encore terminés quand le Grand Bouddha est consacré en 752 au cours de festivités somptueuses.

Estimant que son devoir religieux passe avant tout, Shōmu abdique en 749, pour se consacrer totalement à son projet et laisse le trône à sa fille, elle aussi fort dévote.

Le règne de Kōken se déroule en deux phases. Moins de dix ans après son accession au pouvoir, elle est contrainte à l'abdication par Nakamaro, l'homme fort du clan Fujiwara, et remplacée par un empereur plus docile.

Réformateur soucieux de revenir à un idéal de gouvernement plus confucéen et de limiter le pouvoir du bouddhisme, Nakamaro s'attire toutefois bien des inimitiés par sa violence envers ses adversaires politiques. Ce sera sa perte. Il est tué en 764 et l'impératrice reprend le pouvoir sous le nom de Shōtoku-tennō.

Elle était entre temps tombée sous l'influence d'un moine bouddhiste, Dōkyō, qui l'avait, pensait-elle, guérie par ses incantations alors qu'elle était gravement malade.

Fait sans précédent, le religieux se voit attribuer un titre dans la hiérarchie civile, ministre des Affaires suprêmes. Son ambition ne connaissant alors plus de limites, Dōkyō aurait intrigué pour se faire couronner empereur.



Le Todai-Ji ■ V. Crombé



Grande porte sud du Todai-Ji ■ L. Luengo

Fort heureusement, dans un moment de lucidité, la souveraine autorise la consultation de l'oracle d'Usa, qui oppose son veto. Tout ne fut cependant pas mauvais dans les décisions prises par Dôkyô ou sous son influence. Mais en 770, Shôtoku-tennô meurt et Dôkyô est aussitôt exilé. Désormais, l'influence du clergé bouddhique à la cour sera plus strictement contrôlée.

Après un règne de transition l'empereur Kanmu accède au trône en 781. Il s'attelle à une série de réformes, dont certaines tendent à diminuer les charges qui pèsent sur le peuple. Mais le premier de ses soucis reste de s'éloigner de cette cité, marquée par des errements religieux qu'il ne souhaite plus voir se reproduire.

Après quelques hésitations, le choix se fixe sur un site qui paraît conforme aux souhaits impériaux et aux prescriptions de la géomancie. Heiankyô, aujourd'hui Kyôto, y est fondée. Une ère nouvelle commence.

Un grand modèle : la Chine des Tang

Nara, au temps de sa splendeur, s'étendait sur environ 4,7 km du nord au sud et 4,2 km d'est en ouest. Elle fut baptisée, à sa fondation, Heijô-kyô, lecture sinojaponaise de caractères qui peuvent également être lus Nara no Miyako. L'organisation spatiale en damier doit beaucoup au modèle chinois de Chang'an, capitale des Tang, qui était toutefois beaucoup plus étendue en surface.

L'artère principale, baptisée avenue du Phénix écarlate, conduisait au palais, partageant la ville en deux zones occidentale et orientale, chacune étant dotée de son marché. Les subdivisions étaient assurées par 9 voies est-ouest et 10 voies nord-sud. En tout, la cité comportait 68 quartiers. S'y ajoutait un secteur annexe à l'est, qui constituait un décrochement sur un plan par ailleurs très rigoureux. Établi autour des grandes fondations religieuses, ce quartier est devenu la ville actuelle de Nara qui, au fil du temps, a connu un glissement géographique sensible vers l'est.



Les colonnes rouges du Kasuga Taisha ■ L. Luengo

La Nara du VIII^e s. fut effectivement engloutie dans les rizières moins d'un siècle après son abandon par le pouvoir impérial. Nara ne semble pas avoir eu de murailles comparables à celles de sa sœur continentale. Au mieux était-elle dotée d'une enceinte de terre battue dont l'espace intérieur n'était sans doute pas occupé dans sa totalité.

En revanche, l'influence chinoise est évidente dans l'implantation du palais, tout au nord de la ville, et dans son organisation intérieure regroupant du sud au nord : la cité administrative, où se situaient les bureaux des fonctionnaires, la zone où se déroulaient les grands rites de la cour, et enfin la résidence impériale proprement dite. Le prince héritier semble avoir disposé d'un palais dans la ville orientale.

Édifiées sur des plateformes de terre battue, comme en Chine, les grandes salles étaient

disposées selon une stricte symétrie, leurs lourdes toitures de tuiles vernissées portées par des alignements de colonnes de bois peint, rouge ou vert. Les murs, n'ayant pas de rôle porteur, étaient montés en pisé revêtu d'un enduit blanc. La splendeur de la capitale était perçue comme une composante essentielle du prestige du souverain et du pays.

C'est semble-t-il pour cette raison qu'un décret imposa, en 724, le remplacement de tous les toits de chaume et de planches par des toits de tuiles, sur le modèle chinois, et le choix du rouge et du blanc pour le revêtement extérieur des habitations. Il n'est pas impossible, toutefois, qu'un motif économique soit également entré en compte. Périssables, les toits de chaume et de planches nécessitaient des remplacements fréquents occasionnant des dépenses conséquentes.

Une exception toutefois, et de taille. Pour des raisons religieuses sans doute, le pavillon personnel de l'empereur conserva sa couverture traditionnelle en écorce de cyprès et sa structure de bois naturel. Il ne reste aujourd'hui plus rien d'original sur le site du palais. Mais les recherches minutieuses qui y ont été menées ont abouti à la reconstruction de quelques édifices dont l'aspect permet d'imaginer ce qu'était Nara à l'époque de sa splendeur impériale. C'est dans une fourchette très large que l'on estime la population de Nara au VIII^e s., entre 100 000 et 200 000 habitants dans un Japon de 5 à 6 millions d'habitants.

Le nombre de fonctionnaires y aurait été d'environ 6 500. La défense ne semblant pas avoir constitué une préoccupation primordiale, la garnison n'aurait pas dépassé 2 000 soldats. Pour exemple, la garnison de Chang An en comptait 100 000 !

Les portes extérieures de la ville étaient ouvertes le matin et fermées le soir au signal du tambour, à des heures variables selon les saisons. Les fonctionnaires qui se présentaient en retard à leur poste étaient mal notés. L'emprise de la Chine, évidente dans l'architecture, les beaux-arts et la musique ne se fait pas moins sentir dans la vie quotidienne, que ce fût celle du souverain et de son entourage, ou celle du peuple.

Bien des ustensiles d'usage courant sont d'origine ou d'influence continentale. L'usage des baguettes se répand au Japon à cette époque, même s'il ne touche alors que certaines classes de la société. Le riz devient l'aliment de base, et nombre de mets ou de préparations culinaires s'implantent dans l'archipel en provenance du continent. Le thé, dont l'usage ne se développera vraiment que plus tard, est déjà introduit à Nara.

La mesure du pied chinois est adoptée, et la clepsydre, elle aussi importée de Chine, égrène le temps. On faisait usage du papier dans l'administration mais des découvertes sur le site de la résidence d'un prince impérial laissent penser que les planchettes de bois inscrites étaient encore largement utilisées. En 719, un décret impose aux habitants du pays de croiser leur vêtement à la chinoise, pan gauche sur le droit, et les fonctionnaires portent un costume très fortement inspiré de celui de leurs homologues chinois. La tentative d'introduction d'une monnaie fut un échec et l'économie resta principalement fondée sur le troc.

Quantité d'objets, précieux ou non, furent importés du continent par le Japon, sans doute soucieux de s'imposer en regard de son grand voisin continental sur lequel il avait quelques siècles de retard. En témoigne l'extraordinaire dépôt qui constitue le trésor du Tôdai-ji, où se retrouvent pêle-mêle vaisselle, meubles, masques, textiles, paravents, pièces d'argenterie, provenant non seulement de Chine, mais aussi d'Asie centrale, voire de Perse.

Les hommes accompagnèrent parfois les objets, et des Chinois, moines et laïcs, séjournèrent ou s'installèrent à Nara contribuant à y laisser l'empreinte de leur culture d'origine.



Un hôtel bouddhique à Kofuku-Ji ■
V. Crombé

La religion à Nara

La vie religieuse est, dans la nouvelle capitale, dominée par le bouddhisme. Né en Inde, cinq siècles avant le début de l'ère chrétienne, le bouddhisme, qui avait commencé son expansion peu après la disparition du Bouddha Gautama, parvient au Japon, via la Chine et la Corée, dans le courant du ^{vi} s. 552 est donnée pour date officielle dans les chroniques japonaises, mais d'autres documents mentionnent l'année 538.

Quoi qu'il en soit, la religion nouvellement arrivée connaît une phase d'introduction mouvementée avant de s'adapter en intégrant progressivement des éléments autochtones. L'assimilation se poursuit tout au long du ^{vii} s., avec l'envoi de jeunes japonais sur le continent pour y recevoir l'enseignement des maîtres chinois. Le bouddhisme prend déjà certains traits qui caractériseront sa position à Nara.

L'on attend avant tout du bouddhisme, placé sous le patronage impérial dès 594, qu'il contribue à la protection du pays et à sa prospérité.

Un lien étroit se crée donc, dès l'abord, entre le bouddhisme, son clergé, et le pouvoir. Les grandes institutions bouddhiques accumulent par ailleurs rapidement des richesses considérables, grâce aux donations importantes qui leur sont faites.

L'époque de Nara correspond à une intensification des relations avec les monastères chinois, et à un approfondissement marqué de l'étude de la doctrine. On se réfère traditionnellement aux Six Écoles, ou aux Six Sectes de Nara : Sanron, Jōjitsu, Hossō, Kusha, Kegon et Ritsu, qui perpétuent dans l'archipel l'enseignement des principales écoles du bouddhisme chinois.

Loin d'être des mouvements exclusifs dont les enseignements différeraient de manière très sensible, ces écoles sont bien davantage complémentaires, coexistant fréquemment dans un même complexe religieux.

Leurs divergences viennent de la mise en valeur plus ou moins nette de tel ou tel point de doctrine au détriment de tel autre. L'école Hossō, dont

le siège est au Kofuku-ji, accorde ainsi une place prépondérante à l'analyse de la conscience. La secte Ritsu attache, elle, une importance primordiale aux règles de la discipline monastique, et, la première, met en place pour les ordinations qui étaient jusque là assez informelles, un rituel complexe et rigoureux. Implantée dans le pays par le moine chinois Ganjin, l'école Ritsu a son centre au Toshodai-ji où se trouve conservé un saisissant portrait en laque sec du religieux fondateur.

Toutefois, les subtilités doctrinales de ces écoles ne concernaient qu'un nombre infime de moines érudits, confinés dans leurs monastères, et qui étaient par ailleurs rétribués pour assurer, par leurs prières et l'accomplissement des rites, le bien-être et la prospérité de la Maison Impériale, des grandes familles aristocratiques et du pays. Parallèlement, se mit en place un bouddhisme plus populaire, qui était le fait de religieux errants, rarement ordonnés, mêlant enseignements bouddhiques, taoïstes, et pratiques chamaniques.

Professant une foi simple mais vigoureuse, venant en aide aux plus démunis, ces saints hommes marginaux auxquels on attribuait volontiers des pouvoirs magiques, jouirent rapidement d'une immense popularité qui ne fut pas sans inquiéter l'administration centrale.

C'est toutefois dans ces milieux, sans doute, que commença l'assimilation des grandes figures du "panthéon" bouddhique avec les dieux autochtones, les kami. Ce processus s'amplifiant, il finit par être reconnu dans les milieux officiels, et tout laisse penser que dès l'époque de Nara, l'ancêtre divin des empereurs, Amaterasu, déesse du soleil, était déjà considérée comme une manifestation du Grand Bouddha Vairocana.



Lanternes sur le chemin de Kofuku-Ji ■ L. Luengo

Deux “étoiles” de Nara

Le bouddhisme, si présent et si puissant dans le Japon du VIII^e s., ne pouvait que laisser sur Nara une empreinte indélébile.

La ville comptait alors six temples d'état. Seuls deux d'entre eux, le Tôdai-ji et le Kofuku-ji, temple du puissant clan Fujiwara, ont maintenu et étendu leur puissance au fil des siècles.

Le Horyu-ji, situé à l'extérieur, s'y ajoute pour former le groupe des Sept Grands Temples de Nara.

Le Horyu-ji est d'ailleurs antérieur, fondé dès le VII^e s. par le prince Shotoku, figure emblématique de l'implantation du bouddhisme dans l'archipel, sur des terres appartenant à son domaine.

Il ne reste aujourd'hui rien de ce premier ensemble.

Le groupe principal comporte, disposés de part et d'autre d'un axe nord-sud dans une enceinte fermée, le Kondo, à l'époque la structure la plus importante de tout complexe bouddhique, et la pagode à cinq étages. Y sont associés une salle de prédication et une bibliothèque.

Les quartiers monastiques sont situés à proximité. Reconstitué à maintes reprises au fil des siècles, parfois à la suite de dramatiques destructions, le Horyu-ji abrite encore un nombre impressionnant de chefs-d'œuvre des premiers arts japonais : quelques vestiges des peintures murales du Kondo ont survécu à l'incendie de 1949.

Les scènes en argile peint réalisées dans l'espace intérieur de la pagode sont parfois d'un expressionnisme saisissant, la triade de Shaka, abritée dans le Kondo, porte témoignage de l'exceptionnel talent de Tori, premier sculpteur japonais dont le nom nous soit connu.

Et, un peu à l'écart dans la partie orientale du complexe, se trouve, caché dans le Yumedono, le pavillon des rêves, l'inaccessible Yumedono Kannon. Taillée dans une seule pièce de bois de camphrier laquée et dorée, cette image du bodhisattva infiniment compatissant était, dès le XII^e s., ce qu'il est convenu d'appeler au Japon un “bouddha secret”.

Elle ne fut redécouverte qu'en 1884, par l'Américain Fenollosa, chargé par le gouvernement japonais de procéder à un inventaire des biens culturels de l'archipel.



Le Nanen-Do de Kofuku-Ji ■ L. Luengo



Le Horyu-Ji ■ L. Luengo

Le savant eut alors les plus grandes difficultés à lever l'interdit qui pesait sur la mystérieuse statue et à la dégager des centaines de mètres de bandelettes qui l'emballaient, lui assurant ainsi un état de conservation exceptionnel.

Aujourd'hui encore, cette œuvre, sans doute la plus impressionnante laissée par la sculpture japonaise antérieure à l'époque de Nara, n'est visible qu'une semaine par an.

Implanté à l'extrémité orientale de Nara, sur les pentes du mont Wakakusa, le Tôdai-ji domine toute la ville de sa stature.

Il comporte une douzaine d'édifices de fonctions diverses. La structure principale est le Daibutsu-den, édifié pour abriter la monumentale statue du Bouddha Vairocana en bronze, voulue par l'empereur Shômu.



Le Daibutsu-Den ■ V. Crombé

Il n'est pas impossible que la localisation du complexe ait été choisie en fonction de l'emplacement de l'ermitage du moine Rōben, conseiller spirituel de l'empereur.

Le Grand Bouddha fut consacré, par une grandiose cérémonie d'ouverture des yeux, à laquelle participa un moine indien, en 752, alors que les travaux étaient encore loin d'être achevés. Seuls quelques pétales du socle d'origine subsistent aujourd'hui. D'importantes destructions intervenues en 1180 imposèrent des travaux de grande envergure. On se consacra en tout premier lieu au Grand Bouddha. Une nouvelle statue fut fondue et consacrée en 1185.

Un autre Daibutsu-den fut édifié pour l'abriter. Les dimensions originales furent maintenues – c'est toujours le plus grand édifice en bois existant dans le monde – mais le style adopté fut celui en vogue à l'époque.

Nombre de sculptures avaient également été détruites, et de par les rénovations de taille intervenues en cette fin du XII^e s. au Tōdai-ji mais aussi en d'autres temples de la ville, Nara offre également un très bel éventail de la statuaire d'époque Kamakura.

Deux édifices subsistent toutefois dans leur forme originale : le Sangatsu-dō, dédié aux lectures du Sūtra du Lotus au cours du troisième mois de l'année, et le Shosoin, construit dans le style des greniers anciens, pour assurer la fonction de trésor dont les œuvres sont maintenant abritées dans un bâtiment moderne et sécurisé.

Lorsque la cour décida d'abandonner Nara à la fin du VIII^e s., la nature ne fut pas longue à reprendre ses droits et la cité ancienne tomba rapidement dans un oubli quasi total. Une



Le grand bouddha en bronze ■ L. Luengo

agglomération se maintint toutefois, plus à l'est, autour du Tōdai-ji et du temple shintō voisin, là où paissent sereinement les daims, messagers et gardiens du *kami* et animaux emblématiques de la ville. Au milieu du XIX^e s., un fonctionnaire subalterne au service des seigneurs d'Ise entreprit de retrouver les limites de l'ancienne capitale. Il établit une carte du site, qui devait être d'une aide précieuse pour les recherches de l'architecte Sekinō Tei en 1900. En 1920, un arboriculteur, qui avait fondé quelques années auparavant une association pour la préservation du site, acquit le terrain qu'il légua à l'état deux ans plus tard. Mais la deuxième guerre mondiale devait tout gâcher. Les premières réelles mesures de protection et de mise en valeur du site ne furent prises qu'en 1952.

Aujourd'hui capitale de préfecture, Nara reste, avec une population d'environ 375 000 habitants, une ville paisible, de taille humaine, où l'on peut encore trouver à se loger dans un *ryokan* traditionnel, et où les daims du Kasuga Taisha viennent occasionnellement taquiner les visiteurs à la sortie du musée.

En fait, ils ne devraient pas, mais qui oserait les réprimander...